

XXXV UNIVERSITAT D'ESTIU D'ANDORRA
DEL 3 AL 6 DE SETEMBRE DEL 2018

Sessió del 3 de setembre del 2018

PRESENTACIÓ

Michel Wieviorka

Doctor d'estat en lletres i ciències humanes en sociologia
i director d'estudis a l'Escola d'Alts Estudis en Ciències Socials (EHESS).
President de la Fundació de la Casa de les Ciències de l'Home (FMSH)

Moderador de la 35a Universitat d'Estiu d'Andorra

Doctor de Estado en letras y ciencias humanas
y director de estudios en la Escuela de Altos Estudios en Ciencias Sociales (EHESS).
Presidente de la Fundación de la Casa de las Ciencias del Hombre (FMSH)

Moderador de la 35ª Universitat d'Estiu d'Andorra

Docteur d'État ès Lettres et Sciences Humaines en sociologie
et directeur d'études à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales (EHESS).
Président de la Fondation de la Maison des Sciences de l'Homme (FMSH)

Modérateur de la 35^e Universitat d'Estiu d'Andorra

Per citar aquest article / Para citar este artículo / Pour citer cet article :

WIEVIORKA, Michel. «Presentació» [en línia], a: Universitat d'Estiu d'Andorra (35a : 3 - 6 set., 2018 : Andorra la Vella). *Els valors: passat i futur = Los valores: pasado y futuro = Les valeurs : passé et futur*. Andorra: Govern d'Andorra. Ministeri d'Educació i Ensenyament Superior. Universitat d'Estiu d'Andorra, 2018, p. 5-12 (978-99920-0-870-6) <<http://www.universitatestiu.ad/UEA2018>>

Étonnamment, le titre de cette université d'été nous fait aller du passé au futur sans mentionner le présent, comme s'il s'agissait de sauter par-dessus, un peu à la manière de certains populistes russes, au milieu du XIX^e siècle, qui voulait passer de la société traditionnelle, paysanne, à une société qu'on appellerait aujourd'hui post-industrielle (ou post quelque chose) sans avoir à passer par l'étape de la société industrielle, qu'ils trouvaient détestable.

Mais n'ayez crainte, nous ferons halte, et nous nous intéresserons aussi au présent.

Une question centrale me semble se poser, décisive si, comme prévu au programme, nous adoptons d'abord une perspective historique : les valeurs actuelles sont-elles ou non en rupture avec celles du passé, ou d'un passé – il faudrait dire lequel. Ou, pour le dire autrement, devons-nous adopter un mode de raisonnement évolutionniste, considérer qu'il existe une évolution au fil de laquelle nos sociétés se transforment progressivement, ou devons-nous, ce serait plutôt ma vision des choses, accepter l'idée qu'en un laps de temps réduit à l'échelle de l'histoire, nous avons changé de type de société, et avec ce changement, de valeurs ?

Pour ma part, je défendrais volontiers l'idée que nos valeurs se sont radicalement modifiées, même s'il existe une certaine épaisseur historique, et si le changement n'efface pas tout le passé.

J'en donne immédiatement une illustration. Il sera plus tard, notamment avec Olivier Galland, question d'individualisme, d'individus – ce qui, paradoxalement va de pair avec des demandes fortes d'autorité : ce n'est évidemment pas une nouveauté, mais l'individu qui est de plus en plus valorisé aujourd'hui n'est pas exactement le même qu'il y a deux siècles. C'est avant tout un sujet, qui veut se construire, qui est pris, jeune comme moins jeune dit Olivier Galland, ou même âgé, comme nous le verrons avec Bernadette Puijalon, dans ce que j'appellerai volontiers des processus de subjectivation, mais aussi de désobjectivation. Nicole Aubert nous demandera de réfléchir au fait que l'individu est aussi un consommateur, de produits mais aussi de sens – je pense qu'il ne faudrait pas oublier de dire qu'il peut être aussi un producteur de sens. L'individu d'aujourd'hui doit être pensé, comme le dira Édith Goldbeter-Merinfeld, à partir des multiples intersections de systèmes, du plus local au plus singulier, la famille, l'environnement immédiat, jusqu'au plus global, planétaire – le grand sociologue allemand Ulrich Beck nous invitait à penser

la « cosmopolitisation du monde », le fait que nos problèmes, même les plus infimes, les plus locaux, sont de plus compris comme globaux, planétaires – liés au terrorisme, au risque nucléaire, au changement climatique par exemple.

Et si je considère les grandes mobilisations d’hier et d’aujourd’hui – ou demain – je vois d’immenses différences : hier, on se mobilisait pour des lendemains qui chantent, et on était disposé à d’immenses sacrifices de temps, d’argent, de carrière, de loisirs, de vie de famille, etc. Aujourd’hui, on est disposé à s’investir, mais on veut vivre *hic et nunc* les rapports sociaux ou les changements culturels pour lesquels on agit, on ne veut pas attendre des lendemains qui chantent.

Mon rôle ce soir n’est pas de me substituer aux conférenciers qui vont s’exprimer. Mais je suis frappé de voir que dans l’ensemble, ils sont sensibles à la grande nouveauté des temps présents, aux changements de paradigmes qu’ils impliquent comme le souligne Joan Subirats. L’ère numérique change tout dans notre existence, et plus généralement, ceci est vrai du changement technologique. Il est question de transhumanisme ou d’homme augmenté, avec souvent des accents prophétiques et utopiques, et Javier Echeverría Ezponda a raison de nous inviter à réfléchir aux valeurs qui régissent les technosciences ; ce qui modifie notre regard sur la science, nos attentes à son égard, nos perceptions. L’information n’est plus la même, avec Internet, les réseaux sociaux, qui permettent de fantastiques progrès d’un côté, mais aussi démultiplient l’impact des *fake news*, de la post-vérité, du mensonge, de la recherche de boucs émissaires. Jean-Marie Charon nous en parlera en spécialiste incontesté de ces enjeux.

Nous vivons sous tension, François Chaubet le dit fort bien, entre des logiques de mobilité et de communication interactive immédiate et à distance, et des logiques identitaires et d’enracinement. Et notre rapport à la violence a à ce point changé, en un demi-siècle, que nous trouvons peu de voix pour lui trouver une quelconque légitimité – souvenons-nous des discours révolutionnaires, de l’idée de Engels qu’elle a un rôle dans l’histoire, de Jean-Paul Sartre exaltant la violence de la décolonisation dans sa célèbre préface aux damnés de la terre de Franz Fanon ! Aujourd’hui, le rejet est à ce point puissant qu’il est question, nous le verrons avec Rafael Bisquerra, d’inscrire la prévention de la violence parmi les enjeux centraux des politiques de l’éducation.

Je voudrais ajouter pour conclure deux dernières remarques. Souvent, d’une part, nous pensons que les valeurs sont ce à quoi tout le monde ou presque ad-

hère dans une société, au point que même la délinquance ou le crime peuvent être référés à cette idée. Le sociologue américain Robert Merton, par exemple, expliquait à propos de la déviance que les voleurs ont les mêmes valeurs que tout un chacun : ils veulent de l'argent, de la réussite, du respect... simplement, ils utilisent des moyens non légitimes pour accéder aux valeurs sociales légitimes. Et deuxièmement, je pense que si les valeurs peuvent être reconnues par tous, il est essentiel de les penser aussi comme ce pour le contrôle de quoi des acteurs peuvent s'opposer. En voici un exemple historique : quand la société industrielle a commencé à se mettre en place, aussi bien les ouvriers que les patrons partageaient les mêmes valeurs, qui dessinaient ce qu'Alain Touraine a appelé l'historicité d'une société : confiance dans le progrès, dans la science, idée que produire est bien, que la satisfaction des besoins peut et doit être différée. Mais aussi, la société s'est organisée sur un mode conflictuel, les deux principaux groupes sociaux prétendant chacun avoir toute légitimité pour piloter les valeurs, l'historicité : les patrons disaient que livrés à eux-mêmes, les ouvriers ne travaillent pas, et les ouvriers tenant les patrons pour des parasites inutiles.